

XYZ. La revue de la nouvelle



Trois figurines, dont une de plomb

Francis Mizio

Numéro 49, printemps 1997

Transatlantique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4523ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mizio, F. (1997). Trois figurines, dont une de plomb. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 63–70.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Trois figurines, dont une de plomb

Francis Mizio

Soyons clair : mon crime vengeur ne fut ni glorieux ni habité d'un quelconque idéal. Il apporta mécaniquement une réponse à une question ; d'une cause, il fut la stupide conséquence, rien de plus. Ni épopée, ni parabole ; n'y voyez rien de *littéraire*. Ma victime n'est ni un martyr, ni une véritable ordure. Le sens des événements a décidé que celle-ci était du camp des salauds, mais il s'en serait fallu d'un caprice auto-destructeur de l'Histoire pour que ce type d'individu ne devînt un citoyen exemplaire. Si le meurtre est affaire de mesures — mesure du mobile, du nombre de morts, de la douleur subie et de l'horreur de l'acte, mesure des passions engagées, etc. —, je crois que le mien n'est pas mesurable. N'y cherchez pas une improbable morale, un je ne sais quel foutu symbole... Moi-même, ce meurtre, ma victime, ne sommes pas *estimables*, dans les deux sens du terme. Je crois mon acte implicite au dénouement historique. Nous ne sommes que des pantins, des figurines. Bref, tenez-vous-en aux faits : Bignole est mort.

J'ai grandi jusqu'à l'âge de 10 ans au 7, rue Bockelandt à Paris. Mon père, un employé de bureau obscur et maladif depuis Verdun, nourrissait plutôt mal que bien sa maigre famille composée de ma couturière de mère et de moi-même. Je vous épargnerai l'ambiance du quotidien : on le sait, la vie du peuple à l'époque exhalait un fumet de corps éreinté et mal nourri. Cela dit, l'existence sentit totalement le pourri chez nous — et chez combien d'autres cette fois-là ? — le jour où ma mère perçut les étoiles infamantes qu'elle dut coudre, sanglotante, sur nos vestes de toile. Ma seule distraction, jusqu'à ce jour terrible, était de me rendre dans la loge du concierge. *Chez les bignoles*, disait-on

en argot d'alors. Moi, je croyais que c'était leur nom de famille : *M. et M^{me} Bignole*. Elle, une femme insignifiante et tôt fanée, jeune mais sans âge, les mains rougies par les ménages. Pas d'enfant mais toutefois grosse, déformée. Lui, la quarantaine ascétique et voûtée, était toujours vêtu de la même blouse grise élimée. Qu'en dire de plus ? Ils ressemblaient à tout le monde, c'est-à-dire à personne. Des bignoles...

L'homme affichait une passion rare pour Napoléon Bonaparte et l'Empire. Et quand il tonnait *Bon sang l'Empire!* en bombant le torse, on croyait entendre le E majuscule. C'était le seul moment où son regard s'allumait. Il avait entièrement consacré une des pièces de sa loge pourtant peu grande à des maquettes en plâtre, reconstitutions des champs de bataille de grandes victoires napoléoniennes, pièce qu'il désignait en ricanaient par les termes de *la chambre du moutard* (sa femme avait toujours un hoquet en entendant ces mots). Quand il ne s'adonnait pas aux tâches de l'immeuble, il brûlait ses heures dans cette chambre, plaçant et déplaçant à l'infini les centaines de soldats de plomb qu'il avait peints longuement à la lueur de leur faible loupote. Moi, depuis tout gosse, je traînais dans ce sanctuaire, dans cette folie de grandeur et de conquête, esquivant les caresses poisseuses de la Bignole, avalant tout ronds les caramels mous dont elle me gavait en me dévisageant d'un œil humide. Enfant pauvre et sans jouet, j'étais totalement émerveillé par les figurines peintes avec un souci maladif du détail. Bignole me faisait l'article : les mérites de l'Empire, les lois, l'ordre, la grandeur de la France, la hardiesse des grognards et la bravoure des maréchaux. Il n'était que citations, stratégies et hauts-faits de guerre : Ney, Massena, Bernadotte, Soult, Davaut, soleil d'Austerlitz, Eylau, Wagram, Constantinople, esprit de Valmy et autres choses auxquelles je ne comprenais goutte. Je venais là attiré par le faste des tenues guerrières. Je n'avais d'yeux que pour les costumes des fantassins et des cavaliers placés sur les paysages dévastés de plâtre peint ; soldats ou officiers que le concierge agitait devant moi en s'emportant. Ah ! les uniformes

splendides : celui du *tambour du génie de la garde*, du *grenadier*, de l'*officier de la garde*, du *voltigeur*, du *mamelouk*, du *hussard*. Je me répétais avec gourmandise les mots de *shako*, *plumets*, *aigrettes*, *aiguillettes*, *brandebourgs*. Et je convoitais le plus beau, celui qui représentait Murat et que Bignole appelait avec tendresse — comme l'avait fait, disait-il, un certain de Lannes —, *le coq empanaché*. J'estimais que c'était sa plus belle pièce ; celle à qui il avait consacré des heures de travail à s'abîmer les yeux. Le beau Murat, j'en rêvais. À lui seul, il avait plus d'importance que toutes les troupes étalées devant moi. Chaque jour, je venais l'admirer, et Bignole en profitait pour me reconstituer à grands gestes les mouvements de troupe, me dégoiser sa version de l'épopée impériale d'où avaient disparu Waterloo, la Bérézina et Sainte-Hélène.

Un soir, ma mère dut coudre la terrible étoile sur nos vestes. Le lendemain même, haineux, Bignole m'interdit sa loge, et, crachant par terre, glapit : *Krobka je voyais ça polak... je me serais pas douté, vous cachiez bien votre jeu, mes salauds*. Dès cet instant, mes parents et moi-même dûmes raser les murs pour éviter ses injures. Toute sortie me fut prohibée. Mes parents tournaient comme lions en cage dans l'appartement. Mon père, qui avait perdu aussitôt son emploi, cherchait une source de revenus quelconque, totalement aux abois. Il rentrait le soir épuisé et s'enfermait avec ma mère pour de longs conciliabules. Aussi, cherchant quelle faute nous avions pu commettre, je décidai, pour me venger de Bignole qui me rejetait, de lui dérober Murat. Les affreux événements donnaient ainsi un prétexte à ma convoitise enfantine. Qui aurait pu croire que cela déciderait de nos deux destins ?

Un matin, quelques semaines après l'étoile, alors que je rôdais dans la cour en me torturant l'esprit pour trouver comment pénétrer chez l'infâme concierge, celui-ci sortit de chez lui pour ouvrir la porte cochère à trois hommes en imperméables de cuir noir. Tandis qu'ils s'engouffraient dans l'escalier, je me faufilai par la porte de la loge que, dans sa surexcitation, le déla-

teur avait laissée entrouverte. Sans hésitation, j'entrai dans la *chambre du moutard* et empochai Murat. Reculant en direction de la sortie, vaguement conscient de regarder pour la dernière fois les maquettes de batailles, je me heurtai à une M^{me} Bignole que les larmes rendaient hideuse. Mon premier réflexe fut de me protéger d'une gifle, mais non : elle me serra à m'étouffer dans son tablier graisseux et m'embrassa en prononçant des paroles incohérentes. Des pas précipités résonnaient dans la cage d'escalier. J'entendais des cris, des pleurs. La voix affolée de ma mère. Les aboiements des hommes. J'étais muet, tétanisé, et M^{me} Bignole qui m'étouffait, cette souillon. Elle m'empêchait de m'enfuir. Je paniquai. Une voiture démarra dans un bruit de pneus et de portières. Bignole surgit dans la pièce, écarlate. Il grondait : *Le moutard s'est barré, il ne l'emportera pas en paradis!* M'apercevant, il écarta violemment sa femme, me tira par les cheveux. Il hurlait. Il me projeta contre la fenêtre qui donnait sur la rue. *Saligaud, tu t'en tires bien. Regarde tes parents, REGARDE, ils s'en vont SANS TOI.* Je ne voyais rien. Ma tête me faisait mal. Il m'écrasait le visage contre les rideaux sales. Soudain, la Bignole tombée à terre gémit à ses genoux. Laisse le petit, pas le petit, pas le petit. Il la repoussa d'un coup de pied. Terrorisé, je louchai sur la porte, me débattis. Il me gifla plusieurs fois : Fous-moi le camp, *FOUS-MOI LE CAMP.* Et l'autre qui hurlait à terre *LE PETIT.* Et lui *FOUS-MOI LE CAMP.* Collant son visage contre le mien, il cracha *L'EMPIRE REVIENT, OUBLIE JAMAIS ÇA. L'EMPIRE, LE REICH, C'EST L'EMPIRE QUI REVIENT, RENTRE-TOI ÇA DANS LE CRÂNE.* Une dernière gifle me projeta contre la porte. Je me relevai et affolé, couvert du sang qui me pissait par le nez, m'enfuis serrant Murat dans ma poche.

Évidemment, je ne revis jamais mes parents. Je dis *évidemment*, comme si cela allait de soi. Toutefois, rien ne va de soi ici-bas, et encore moins à l'époque. Est-ce que cela *allait de soi* ce que fit Bignole, est-ce que cela *allait de soi* ce que fit ce voisin qui me fit passer en zone libre ? *Est-ce que tout va de soi ?* Lors de ma vingtième année — il y avait dix ans que je savais l'atrocité

vérité, dix ans que la douleur était en moi comme une absurde plaie inguérissable et purulente — je retrouvai dans le grenier de ma seconde famille la musette qui m'avait accompagné lors du passage de la ligne. Dedans, il y avait le soldat de plomb. Foudroyé, je me laissai choir sur le plancher, et pleurant de désespoir, me remémorai le jour où j'avais volé ce jouet dérisoire. L'étrange torpeur qui m'avait habité durant des années soudain s'évaporait, laissant la place à un étrange besoin de devoir à accomplir. Peu après, résolu, je quittai mon emploi à la librairie *Mille feuilles* de Perpignan, embrassai les saints qui m'avaient sauvé et pris le premier train pour Paris. Là, je trouvai un meublé et, dans la semaine, à force d'insistance, décrochai un emploi de représentant en ouvrages historiques pour une maison d'édition souffreteuse qui reprenait ses activités. Ma maigre culture acquise à bouquiner au fond de la librairie avait fait illusion. Je me sentais en veine; rien ne pouvait m'arrêter. À cette époque seulement, *tout alla de soi*.

Peut-être par peur de mes vieux démons, peut-être par frayeur de revoir Bignole, toujours est-il que je ne remis les pieds dans la rue Bockelandt que bien après mon arrivée à la capitale. Les retrouvailles avec le lieu de mon enfance détruite, lorsque je m'y rendis enfin, me statufièrent sur le trottoir d'en face. La fenêtre de la loge me parut plus petite, les rideaux plus loqueteux que dans mon souvenir. Je revins contempler l'endroit de nombreuses fois. J'étais comme envoûté. Une fois même, je *le* vis qui balayait sa portion de trottoir, javellisant la pisse de chien qui tachait le portail. Il me parut plus minable, plus exécrationnel que jadis. Plus tassé aussi. Je le regardai s'adonner à cette tâche rebutante, balayant des déjections et frottant les mictions de tous les bâtards errants, mais ne parvins à rien éprouver à son encontre. Ni haine ni pitié. Je compris que j'allais écraser ce cafard sans aucun état d'âme, comme si c'était une vermine quelconque: simple question d'hygiène... Éliminer ce qui n'a pas sa place. Bignole était un nuisible. Ma froide détermination criminelle étant son legs, elle ne pouvait disparaître qu'avec la

mort de celui qui me l'avait inoculée. Un exorcisme. Tout cela composait un tout, *une sorte d'inéluctable harmonie*. On le voit : je n'eus nul besoin d'enquête. Aucune stratégie retorse. Rien que le Petit Caporal m'eût envié. Il m'avait suffi de revenir au même endroit pour le revoir occupé à balayer comme s'il ne s'était rien passé. Car il ne s'était rien passé pour lui : l'histoire avait suivi son cours et l'urine canine coulait toujours à flot pour justifier son rôle dans ce monde dément.

Durant quelques semaines, j'exerçai mon métier avec plus ou moins de bonheur. Les gens n'avaient guère d'argent à consacrer à l'achat d'ouvrages traitant d'une histoire qui ne leur avait que trop récemment pesé sur les épaules. Je ne m'en souciais guère, j'endossais ainsi lentement la peau du personnage qu'allait recevoir Bignole. Avec ma carte de représentant, je me fis recommander par la *Société napoléonienne* ; une association de nostalgiques de l'empire, d'amoureux des soldats de plomb, des retraités, des résistants ou d'anciens militaires que bizarrement le passé proche n'avait su éloigner des vertus guerrières. Bignole n'en était pas, mais le président l'avait croisé lors de conférences. Je déposai la recommandation, des prospectus alléchants et un avis de passage dans la boîte aux lettres de la loge. Je pris mon temps, savourai ma détermination. Enfin, affublé d'épaisses lunettes et d'une moustache postiche, revêtu de mon costume fatigué et embarrassé par ma valise emplies de lourds spécimens, je sonnai chez l'Ignoble l'après-midi annoncé. Tout se déroula comme chez un client ordinaire. Bignole me proposa aimablement de m'asseoir à sa table couverte d'une toile cirée criarde. Je reconnus l'odeur de renfermé de la loge. Il y avait un cadre entouré de crêpe noir avec le portrait de sa femme en évidence sur le buffet croulant. Je pensai que tout compte fait, tout n'était peut-être pas si inégal ici-bas. J'ouvris ma pesante valise, sortis mes ouvrages : dictionnaires historiques, hagiographies, récits militaires et autres. Professionnel, je lui vantai les mérites de mes articles. Il m'écouta sagement, vaguement attentif. Il feuilleta quelques sommes de ses gros doigts gris. L'homme semblait

éteint. Plus l'entretien se déroulait, plus il me semblait en devenir le spectateur, comme si par un étrange phénomène je me détachais de moi-même et m'élevais dans la pièce, survolant cette scène irréelle. Ma voix résonnait d'un timbre creux. Bignole posa quelques questions, des points de détail. Enfin, il me dit *Moi, vous savez, je m'intéresse surtout à l'Empire... Napoléon, les grognards...* Le carillon sonna cinq heures. Je sur-sautai. Je connaissais le timbre. Je levai les yeux et vis NOTRE carillon. Celui qui était dans l'APPARTEMENT DE MES PARENTS. J'eus soudain très chaud. Je devais en finir. *Le président de la société m'a dit que vous faisiez de superbes maquettes ?* Il se leva et se dirigea vers la chambre du moutard, rayonnant. *Venez voir. J'en suis fier.* Les maquettes n'étaient pas poussiéreuses. Cet abruti continuait certainement d'y jouer. *Vous aimez tant que ça l'empire ?* lui demandai-je et, retournant à ma valise, je me calai deux lourds volumes sur un bras. Je revins dans la chambre. *Regardez, ça va vous plaire : les grandes batailles napoléoniennes, 600 pages, plus de 100 cartes et illustrations. Je vous fais un lot avec l'empire du Reich. 510 pages ; une centaine de photos. La dernière mise à jour.* Il toussota, incompréhensif : *Pourquoi l'empire du Reich ?* Je plongeai mon regard dans le sien : *Si vous m'achetez ces deux livres, je vous offre ceci.* Et je lui brandis la figurine de plomb que j'avais dérobée là, une décennie plus tôt. La surprise le pétrifia. Il balbutia, les yeux écarquillés, régurgitant d'un coup les scènes honteuses du passé : *Bon sang ! Le petit... le petit...* Il recula et s'adossa à une table à maquette. Lorsqu'il se retrouva acculé, je levai les deux livres au-dessus de ma tête et lui dis, aussi distinctement que possible : *L'empire, L'EMPIRE, salopard, rentre-toi ça dans le crâne.* Je le frappai de toutes mes forces avec les ouvrages. Un coup sur le dessus du crâne et un coup de côté. Sa tête dodelina et tandis que je lui assenais violemment un troisième coup du tranchant des volumes sur la nuque, les vertèbres craquèrent. Il s'écroula sur une table qui se renversa avec fracas. Les guerriers de plomb d'une des maquettes se déversèrent sur lui. Le silence retomba. Un filet de sang coula de sa

bouche. Il était inerte sous les dizaines de soldats. Je me baissai et lui administrai un dernier coup, pour le plaisir. Le corps s'affaissa totalement. Il ne bougeait plus. Je jetai les deux livres sur le cadavre, ce qui fit un bruit mou, écœurant. Je grimaçai. Mes bras étaient douloureux. J'enjambai le corps et, me dirigeant vers une reconstitution de plâtre restée intacte à l'autre bout de la pièce, délicatement, je posai Murat, le maréchal félon, là où il aurait dû se trouver : c'est-à-dire à la tête de la piétaille anonyme et dévouée en partance pour le front, pour l'ordre, pour la discipline, pour la grandeur de la nation.